



# ARRIBA SIEMPRE ARRIBA



Débarquer à l'aéroport international Jorge Chavez de Lima invite immédiatement le voyageur à imiter le célèbre aviateur péruvien qui traversa les Alpes le 23 septembre 1910 (il se tua à l'atterrissage au sud de Domodossola). Plus haut, toujours plus haut, la devise de Chavez prend une signification ascensionnelle plus dramatique quand on veut visiter les Andes. Hélas, l'aviation générale étant très peu développée au Pérou, il a fallu que je laisse mes ailes au sol et que j'utilise des moyens de locomotion plus rudimentaires, mais qui ont fait leur preuve depuis des millénaires.

## Pacha mama

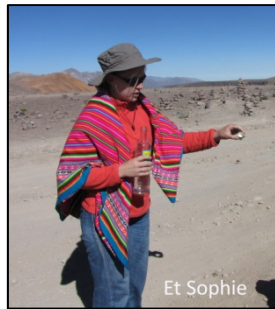
Je ne sais pas si c'est la mystique Inca ou plus prosaïquement l'âge de mes cellules qui me convainquit d'ouvrir ma bourse et d'utiliser les services de l'agence de voyage « Terres oubliées ». Mais suivre les traces de Tintin et envisager un périple exotique loin de la foule implique une logistique compliquée que je ne pouvais pas gérer depuis la France.



Après un début d'acclimatation à Arequipa (2 335 mètres), les quatre aventuriers accompagnés de leur guide ! chauffeur ! et cuisinier ! entreprennent leur voyage initiatique qui va les mener vers ces solitudes

andines qui hantent leurs rêves depuis de nombreux mois.

Contrairement aux Incas qui gravissaient voilà près de 550 ans des montagnes à plus de 6 000 mètres pour rappeler aux Dieux qu'ils les vénéraient, faisant d'ailleurs lors d'événements gravissimes (sécheresse, explosion d'un volcan,...) des sacrifices humains, nous cherchons simplement à admirer les paysages et à nous prouver que nous pourrions supporter les souffrances qui accompagnent tout trek en altitude. Avant d'atteindre Chachas, nous faisons deux arrêts intéressants.



Le premier à Toro Muerto pour admirer les pétroglyphes qui datent de l'époque pré-Inca (au Pérou, à part la naissance du Christ, tout se mesure en référence avec les Incas). 5 000 à 8 000 gravures rupestres couvrent une grande partie d'un flanc de montagne qui domine la vallée de Majes. Marcher dans ce désert et admirer ces gravures à même le rocher, dont la signification demeure un mystère, est une expérience mystique. Un jour plus tard, après avoir traversé des paysages excessivement arides, nous arrivons à 4 500 mètres au col Andajua. Premier rituel à respecter, il faut, comme les anciens, donner quelque chose de

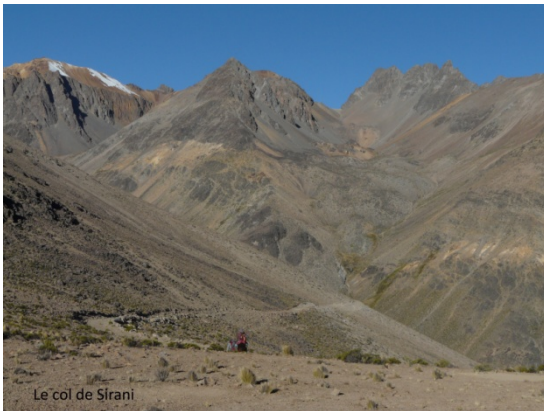


Bien organisé et notre guide, sort de populaire du Pérou. Il d'entre nous. Nous mots suivant : « Pacha breuvage qui avoisine responsable de mon Dieux ont

précieux pour chacun d'entre nous à la terre. connaissant nos désirs terrestres, Henry, son sac une bouteille de Pisco, la boisson en remplit le bouchon et le tend à chacun devons en verser une partie et prononcer les mama, madre tierra ». Puis cul sec, on avale ce les 40 degrés. Je le soupçonne d'ailleurs d'être mal de tête quelques heures plus tard. Les certainement voulu me punir de n'en avoir

versé qu'une infime quantité. Le deuxième rituel consiste à construire un 'apacheta'. Chez nous, on les appelle des cairns. Ils servent plus prosaïquement à indiquer un chemin à suivre. Au Pérou, ces amas de pierres indiquent une offrande au lieu visité (souvent un col ou un sommet). Quelques minutes plus tard, on a pour la première fois durant ce voyage, le plaisir de déguster la cuisine de Chingo. Contrairement à mes habitudes alpines où le déjeuner en montagne consiste en du pain, du fromage (optionnel) et du

jambon non agencés pour la forme traditionnelle du sandwich, notre cordon bleu andin sort une bouteille de gaz de 13 kg allume les deux feux du réchaud et entreprend de préparer une soupe, du poulet



et des légumes. Je viens de pénétrer dans la sphère de la gastronomie de luxe pour touristes. Un dessert et un thé concluent ce festin que nous ingurgitons en quelques minutes. La voiture reprend sa descente vers notre destination en passant dans la vallée des volcans. Le Pérou se trouve à la jonction de la plaque tectonique de Nazca et de celles de l'altiplano et de l'Amérique du sud. Il subit des agitations sismiques régulières. Ces volcans sont les stigmates qui prouvent la colère des dieux de la terre. Arrivés de nuit au village de Chachas (3 000 mètres) notre chauffeur Gustavo négocie avec les villageois la possibilité d'établir le camp de base sur le terrain de foot ! Immédiatement, nous montons les tentes pendant qu'Henry, Gustavo et Chingo s'activent à planter la tente cuisine. Fasciné par ce nouvel équipement, je rentre à l'intérieur pour trouver la table dressée pendant que Chingo s'active à préparer le dîner. On se goinfre une fois de plus (cela va devenir une constante) et c'est en me pouléchant les babines que je vais me coucher car fini les moyens mécaniques, il va falloir user ses semelles sur la terre des Incas.

### Solitude andine

A 6h00 du matin, Henry frappe à notre tente et prononce la phrase rituelle qui va devenir source de plaisanteries entre nous : *'Bonjour, il est six heures'*. Chingo s'est levé aux alentours des quatre heures pour préparer le déjeuner et le petit déjeuner qui inclut des pancakes, du pain, de la confiture, du thé et du café. C'est mieux qu'à la maison. Après ce copieux repas, nous remarquons que le muletier vient d'arriver. En fin connaisseur de l'âme occidentale, Estaña a amené quatre mules pour porter le matériel et un cheval pour transporter un aventurier défaillant. La clairvoyance de l'équipe les incite aussi à nous demander de nous décharger du maximum de poids et de ne garder que l'essentiel pour la journée. Les derniers détails réglés, Henry emmènent ses vaillantes troupes vers les hauteurs andines. Inquiets pour notre santé, il fait des arrêts réguliers qui cassent le rythme. Finalement chacun choisit sa vitesse et quelques heures et quelques Diamox plus tard, nous arrivons à la salle à manger à 4 500 mètres. Chingo, le muletier et les animaux avaient eu vite fait de nous doubler malgré un départ tardif car ils devaient lever le camp. Estaña, à 61 ans, court comme un cabri, de même que Chingo. Ce scénario se répètera chaque jour. L'altitude se



faisant sentir, un des quatre compères demande grâce et enfourche le cheval pour passer un col à 4 700 mètres avant de redescendre à 4 500 mètres. Ce sera l'unique fois du voyage où nous utiliserons ce brave animal. La beauté de l'endroit me charme immédiatement, mais ma fierté savoyarde m'oblige à arrêter Chingo qui commençait à monter ma tente. Ce sera l'unique effort que je consentirai ce soir. J'ai des principes, mais ils s'érodent facilement à cette altitude. Je me contenterai donc d'ingurgiter un goûter préparé par le chef, servi sur la table et d'engloutir 1h30 plus tard le dîner avant d'aller me coucher. Le seul fait de me pencher provoque des maux de têtes lancinants et me coupe le souffle. Je regrette de ne pas carburer au chimique et je vais le regretter aussi demain. Le jour suivant, Henry de sa douce voix nous réveille et après le traditionnel petit-déjeuner (crêpes cette fois-ci), nous partons à l'assaut du col Sirani (5 200 mètres). On souffre, mais on ne sue pas et finalement, le col est atteint malgré



La cantuta, fleur de l'inca et nationale



l'hypoxie. Derrière moi, je vois arriver les mules et je note que les bêtes peinent. Elles font quelques pas et s'arrêtent. Chingo et Estaña les encouragent et elles repartent. Elles cavalent quasiment dans la descente, malgré la pente raide et les traîtres cailloux qui ne sont destinés qu'à faire chuter l'imprudent voyageur. J'admire le paysage, je m'auto félicite, je prends de multiples photos, j'ai une pensée pour Jorge Chavez et le cœur triste, je quitte cet endroit de solitude et de paix. Je suis tellement bouleversé que j'en oublie de faire mon

'Apacheta'. Je rejoins les hommes et les bêtes au camp à 4 500 mètres et après un repas réparateur, je sens les nausées qui arrivent. Un Smecta plus tard et je reprends des couleurs, mais je ne force pas. Je monte quand même ma tente, mais quand je vois le travail abattu par le cuisinier et le muletier, je suis envahi par la honte. Même si ma présence et donc mon argent fournit du travail aux péruviens, suis-je suffisamment épuisé pour ne pas lever le petit doigt ? D'aucun argumenteront que je suis en vacances. La question philosophique sera tranchée quand j'aurais récupéré un peu d'énergie et que je pourrai finalement mettre un peu plus en accord mes idées avec mes actions. Les jours suivants furent moins éprouvants physiquement mais propices à plus de rencontres humaines malgré nos faibles moyens linguistiques. Que dire du quotidien de cette vieille dame qui a manqué la visite mensuelle du docteur car elle était trop malade pour se déplacer ? On lui donne quelques médicaments pour calmer son mal de tête. La pauvreté et la rusticité du village de Mina (3500 mètres) où habite cette personne nous fait toucher du doigt les précaires conditions de vie des paysans andins. Un jour plus tard dans le village de Uchachas, je rencontre un collègue, l'instituteur du village. Il doit habiter à l'école mais revenait de son village natal à 3 heures de marche par le seul sentier disponible et quelques fois fort escarpé. Bien apprécié dans le village car il s'investit énormément, il nous fait visiter l'école qui accueille 12 élèves. Des pommes de terre sucrées et des fèves s'étalent sur les tables et le plancher. Il faut bien que l'enseignant mange. Le jour précédent, des villageois étaient allés chercher du ciment (toujours à 3 heures de marche) pour l'aider à construire une bibliothèque. Un détail qui a son importance. Le salaire mensuel de départ d'un enseignant avoisine les 550 soles (140 euros en 2009) !



## El condor pasa



Malgré l'aridité des terres, la diversité de la faune et de la flore à des altitudes où en Europe on trouve des glaciers étonne le visiteur. Il faut dire qu'il neige rarement en-dessous de 3 500 mètres. La saison des pluies amène l'eau nécessaire au développement et la nature s'est adaptée. Mon arbre favori dans ce panthéon naturel est le Queuña (du quechua *qiwuñña*). Il indique la limite de la neige et peut pousser jusqu'à 4 000 mètres, voire plus. Son aspect tortueux digne d'une peinture cubiste ne doit pas détourner le pèlerin occidental de sa capacité d'adaptation. Il fabrique une écorce fine comme du papier cigarette qui, lorsqu'elle tombe, fournit la matière organique nécessaire à sa croissance. De plus, depuis l'époque pré-inca, certains flancs de montagne bénéficient d'un

système d'irrigation perfectionné qui permet la culture du maïs et de diverses espèces de pommes de terre. La faune, plus difficile à déceler, complète le panorama. A commencer par le moustique andin, sorte de gros taon qui joue la mouche du coche jusqu'au majestueux condor. Je voue une certaine admiration pour ce charognard qui sait utiliser les courants et planer sans effort à la recherche de cadavres d'animaux. Son immense envergure impressionne, mais il est inoffensif pour l'homme. Des légendes circulent sur son compte : il prendrait les petits de certains animaux, mais rien n'est vraiment prouvé. Par contre, son nom provient de la langue Quechua qui le nommait Kuntur. Si en France, on connaît principalement le lama qui, contrairement à ce qu'argumente Hergé, ne crache pas sur les humains mais uniquement sur ses congénères, deux autres espèces fréquentent les sommets. L'alpaga (il se mange !), à la fourrure épaisse, a été domestiqué par les Incas voilà plusieurs centaines d'années. Sa laine, assez fine et douce, se trouve dans tous les marchés populaires et boutiques de luxe du pays. Par contre, la vigogne n'a jamais accepté de collaborer avec l'homme. La laine de sa toison, très fine et surtout très très chère protège efficacement du froid. Mais vu le prix, on ne la trouve que dans les boutiques dignes de celles que l'on voit sur les Champs Elysées. Au temps des Incas, des millions de ces bêtes couraient sur les montagnes andines. La population a fortement diminué à cause de la chasse, mais actuellement, le Pérou protège cet



animal et tente d'augmenter son nombre. Ce mammifère préfère vivre sur les hauts plateaux, mais en terrain plat. Voir une vigogne de près en liberté est un des passe-temps favori des touristes. Cet animal fort craintif ne se laisse pas approcher facilement, mais je vous livrerai un secret un peu plus tard pour les voir de près.

Finalement, le trek nous a permis de visiter aussi le site archéologique de Waccotto qui date de l'époque pré-inca. Peu étudié, cet endroit possède une sorte d'aura mystique propice à la méditation. Je me mets immédiatement au travail et me couche à l'ombre. Après une heure de réflexion intense, je me réveille et flâne entre les ruines sous un soleil de plomb. Un aigle vient m'observer et poursuit son chemin. S'il y avait de l'eau, je passerai bien la nuit dans ce lieu merveilleux.

Le trek se termine aux sources d'eau chaude de Llahuar. Ce repos du guerrier bien mérité dure une journée. Même si l'aspect rustique des chambres peut surprendre, l'ambiance agréable et la gentillesse des propriétaires compensent ces quelques désagréments. On en profite pour faire notre lessive dans la réserve d'eau douce du refuge ! Oups, on ne recommencera plus c'est promis, d'autant plus qu'Henry et Chingo, bien plus malins, sont allés la faire dans les sources d'eau chaude. En retournant à la voiture, je surprends Chingo en train de donner de la nourriture à une dame qui nous suivait. Curieux, je lui pose la question et il me dit qu'il lui a donné un peu de pain. Je sais qu'il ment car je l'ai vu donner plus de nourriture. Essaie-t-il de cacher le fait qu'il pense avoir détourné des produits qui nous appartiennent ? Je lui dis que je trouve son geste très noble et je lui demande pourquoi il l'a fait. Il me répond qu'il a parlé à la dame et qu'elle est seule et sans grande ressource. Je comprends maintenant un peu mieux le concept de l'Ayni. Néanmoins, chaussée de sandales, elle va aussi vite que nous et, à près de 70 ans, descend les pentes sans difficulté alors que prudents, nous utilisons des bâtons et des chaussures de marche. Après notre périple loin des foules touristiques, le contact avec les touristes à Llahuar fut un peu saisissant. Heureusement, le voyage nous réserve encore quelques moments de solitude.



### Hasta la victoria

Il faut cependant supporter le réseau routier du Pérou pour se rendre à notre prochaine destination. Inutile de décrire l'état des routes, les éventuels voyageurs les découvriront par eux-mêmes. Avant d'effleurer de ma pagaie virile les eaux du lac Titicaca, Henry nous emmène visiter un temple de la fertilité. Deux énormes sexes ornent l'entrée de l'édifice et je me mets à rêver. Mais hélas, je dois abandonner la poésie pour



retrouver l'effort physique. Tout d'abord, nous faisons escale à l'île d'Anapia où va commencer notre petit tour sur le lac Titicaca, dans l'archipel du même nom. Terres oubliées nous avait demandé d'apporter des fournitures scolaires pour les enfants des écoles. J'ai l'impression que je suis au travail. Cela arriverait presque à me déprimer. Heureusement, le lendemain matin, nous montons à bord de nos embarcations et partons explorer les îles. Le guide Duilio qui possède sa propre agence ([www.munaycha.com](http://www.munaycha.com)) nous explique rapidement le maniement des engins et nous sautons plus ou moins habilement dans nos embarcations sous le regard admiratif, mais quelque peu moqueurs, des enfants de l'île. Henry semble avoir du mal à gérer son kayak. Il est certainement moins à l'aise sur l'eau qu'en montagne. Arrivés sur l'île de Yusquipe, nous retrouvons quelques habitants d'Anapia qui nous ont préparé un festin. Je vois que les

bonnes habitudes perdurent. Une fois nos hôtes partis, nous montons les tentes. Surprise, cette fois-ci, en plus de la tente mess (ou cuisine) viennent s'ajouter une tente salle à manger et une tente toilette ! Je me demandais pourquoi il y avait une pioche dans le traversier qui nous a amené au bout du lac Titicaca.

Malgré ce confort, on retrouve la solitude de notre trek. Quand je pense que je fais du kayak à 3 810 mètres d'altitude. La Grande Casse, le plus haut sommet de Savoie culmine à 3 855 mètres. Là-haut, on peut faire du ski par contre ici, il neige rarement. Diulio possède de solides connaissances astronomiques et à la nuit tombée (aux alentours de 18h00), armé d'une sorte de laser, il nous fait un cours sur les étoiles de l'hémisphère sud. Je reconnais maintenant sans difficulté, la croix du sud, Alpha et Bêta du Centaure et j'ai même vu à la jumelle 3 des lunes de Jupiter.



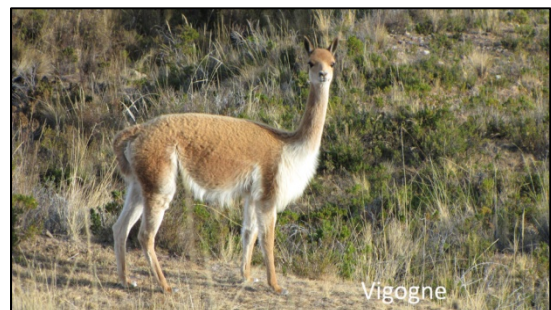
Le lendemain matin, nous repartons et nous faisons une pause illégale sur une petite île en Bolivie. Les deux pays se partagent le lac et il semblerait que la contrebande soit assez active. Je m'attends à voir arriver des douaniers, mais non, ils ont décidé d'aller traîner ailleurs. J'en profite pour faire une minute de silence pour la mémoire du Commandante Che Guevara qui est mort en ce pays. Quelques surprises nous attendent sur l'île de Canaa où nous établissons notre camp. Tout d'abord, les vigognes sont beaucoup moins farouches que dans les autres contrées du Pérou. J'arrive à les approcher à près de cinq mètres. L'idéal est d'arriver sur l'eau. Moins craintives, elles nous surveillent, mais



ne détalent pas. Ensuite, deux policiers, dont un armé d'un Uzi, viennent vérifier nos documents. Ils repartent avec quelques pains donnés par Chingo. Puis arrive, en grande fanfare, Madame Victoria, potentat locale. Elle commence par contester notre présence sur ses terres. J'entends Diulio, notre guide de kayak et Henry discuter fermement avec elle. Il faut dire que c'est une héroïne. En 1998, elle est venue sur cette île en provenance d'Anapia. Les raisons qui

l'ont fait quitter sa demeure restent obscures. Personne n'a voulu me les expliquer. Il faut savoir qu'à l'époque, Canaa était annexée par les boliviens. Ceux-ci n'habitaient pas en ces terres péruviennes, mais venaient cultiver leur champ. La commandante Che Victoria, grande patriote, s'est élevée contre cette occupation illégale. Elle leva une 'armée' et sur les conquérants initiaux (85 personnes), seule environ une dizaine (la plupart membre de sa famille) est restée avec elle pour défendre leur patrie. Après plusieurs épisodes assez violents (destruction de biens, mais jamais d'atteinte aux personnes), les boliviens finirent par partir. La télévision l'interviewa. Victoria devint une héroïne nationale et se transforma d'héros romantique en dictatrice d'île qui s'apparente plus à Idi Amin Dada qu'au compaño argentino.

La transformation morale s'accompagna d'une transformation physique qui ne lui permettra jamais de figurer sur des posters ou des T-shirts. Cachés sous la tente, nous regardions discrètement cette volumineuse matrone, coiffée de son chapeau melon, argumenter avec nos accompagnateurs. La peur d'être



croqué tout cru s'inséra en nous et nous nous tîmes cois. Après son départ, nous nous mîmes à genoux pour remercier l'Inca de sa bienveillante protection. Aux aurores, attirées par le fumet du gâteau préparé par Chingo (sans four et dans une cocotte minute), la grosse méchante louve réapparut et se jeta sur la nourriture. Heureux de voir qu'elle ne semblait pas pratiquer le cannibalisme, nous picorâmes les quelques

miettes qu'elle avait laissées. Croulant sous les provisions, elle repartit dans son antre. A ce jour, je me demande quelles étaient les motivations qui ont poussé ses compatriotes à lui donner toute cette nourriture. Voulait-ils savoir si elle pouvait enfler encore plus ou ont-ils dû céder aux menaces et corrompre l'impératrice Victoria ?

Un peu en colère car je soupçonnais que la deuxième option était la bonne, je remis les pieds dans le kayak pour terminer notre voyage sur le lac. La beauté du décor et le calme des eaux eurent un effet apaisant sur ma personne. Cette fois-ci, Chingo nous accompagnait. Nous avons insisté pour qu'il monte dans un kayak et nous avons balayé d'un revers de la main, le retard qu'il pourrait prendre pour préparer le repas. Des sandwiches suffiront. Je quittais ce havre de paix avec une fois de plus, le cœur chargé de tristesse et nous retournâmes vers Puño.



### Le temple du soleil

La dernière partie du voyage fut un peu plus touristique. Tout d'abord, notre cuisinier favori, son travail terminé, est rentré chez lui. Nous avons établi une relation émotionnelle tout en restant platonique avec



lui ! Comme je l'ai répété maintes fois, il a ravi nos papilles gustatives pendant ce voyage. Nous avons pu admirer sa capacité de travail et surtout ses qualités de montagnard. Chaussé de converses usagées dont il avait écrasé le talon pour les transformer en savate, il montait comme un chamois et descendait comme un bouquetin les pentes abruptes des montagnes de son pays. Ils sont tous comme lui dans ce pays. Le jour où les péruviens vont venir chez nous faire des trails, ils vont humilier les coureurs locaux. Nous l'invitions régulièrement à partager notre repas. Systématiquement, il acceptait tout. Je m'en suis

ouvert à Henry qui me répondit que la pauvreté des gens du pays les incite à tout prendre car personne ne sait de quoi demain sera fait et s'il y aura suffisamment à manger. De plus, il avait tenté de m'inculquer quelques mots de Quechua, sa langue maternelle et langue officielle au Pérou. Yusulpayki (merci) Chingo. Arrivés à Cusco et plus tard à Machu Picchu, les hordes de touristes nous ont surpris et nous étions quelque





peu déphasés. Néanmoins, il faut visiter des sites archéologiques inca quand on visite le Pérou. En effet, on se rend compte du génie en agronomie, en architecture, en construction de ces hommes. Ils ont édifié des habitations qui ont résisté aux tremblements de terre en élevant des doubles murs qui penchaient vers l'intérieur. Ils ont perfectionné un système d'irrigation qui utilise au mieux les faibles ressources en eau (irrigation par capillarité). Ils ont réussi à déplacer et à tailler des pierres énormes et à les agencer comme un puzzle. Un conseil, il vaut mieux avoir un guide avec soi, car au bout de peu de

temps, regarder des murs peut devenir lassant. Quant à Machu Picchu, même s'il faut payer un prix exorbitant pour prendre le train pour se rendre à Aguas Calientes, lieu de départ obligatoire, même s'il faut se lever à 4h30 pour prendre le bus, même s'il faut faire la queue pour rentrer, la ville mérite le détour car elle s'intègre parfaitement à la beauté du site. De plus, dans le train qui nous amène, j'ai pu voir le même frein de secours que celui qu'utilisa Tintin ! Je conseille de prendre de l'eau et de grimper tranquillement la montagne de Machu Picchu qui domine le site. A ce sujet, nous avons été des pionniers pour l'agence de voyage. Après une ascension de 600 mètres de dénivelé dans une forêt pratiquement amazonienne, nous arrivons sur un promontoire qui domine le site. Le drapeau inca qui claque au vent vous accueillera et vous pourrez admirer de magnifiques glaciers dont le Salkantay du mot quechua 'salka' qui signifie sauvage, non civilisé ou invincible. Cette montagne qui culmine à 6 271 mètres, appartient à la cordillère de Vilcanota. Les séracs qui la peuplent sont somptueux. D'autres sites méritent le déplacement comme celui de Písac et celui d'Allantaytambo. Henry, notre guide nous a dit qu'une autre ville dans les montagnes avait été découverte et était en cours d'exploration. Elle serait apparemment encore plus grande que Machu Picchu.

Il ne nous reste plus qu'à refaire nos valises et à repartir dans notre contrée pour préparer d'autres aventures. Finalement, après réflexion, je dirais que, intelligemment conçu par l'agence de voyage en collaboration avec un représentant local, le programme décline différentes activités complémentaires, marche, le kayak, les visites de sites archéologiques, les circuits touristiques dans des villes. Il nous a permis de prendre un premier contact avec le Pérou et de nous redonner l'envie d'y retourner pour rechercher des activités encore plus exotiques dont le pays a le secret.



## Altitude

Quelques règles doivent être respectées pour pouvoir apprécier la marche et les paysages. Tout d'abord, il faut boire énormément, au moins deux à trois litres d'eau par jour. Ensuite, il faut marcher plus lentement et s'arrêter avant de se sentir essoufflé et finalement, il ne faut pas hésiter de s'en remettre à la science chimique et de préférence le plus tôt possible. Le trek s'étant fait pendant les mois d'hiver, le temps fut magnifique, par contre, même à 4 000 mètres, il fait chaud et le soleil darde violemment les pèlerins bien que la température de l'air soit assez fraîche. Cela se sent d'ailleurs dès que le soleil se couche. Donc, lunettes, crème solaire et chapeau sont absolument obligatoires. A ce propos, Viagra peut être utilisé en urgence en cas de mal des montagnes très violent car c'est un dilatateur des vaisseaux sanguins pulmonaires. La bonne nouvelle est que je n'en ai pas eu besoin !!!



## Ayni

L'héritage Inca ne se trouve pas nécessairement dans des ruines archéologiques, mais aussi dans les rapports humains. L'esprit communautaire demeure vivace au Pérou d'aujourd'hui. Si quelqu'un a besoin d'aide pour, par exemple, travailler sa parcelle de terre, il fait appel aux villageois ou aux habitants du quartier. La présence n'est pas obligatoire, mais le contrevenant s'expose à l'opprobre de la communauté. Pour aider un malade, ses concitoyens préparent à manger et vendront le produit de leur travail pour acheter médicaments et interventions médicales. Grâce à ce système, peu d'argent circule dans la communauté, ainsi les habitants seront moins tentés d'amasser des biens et de susciter l'envie ou la jalousie du voisin.

## Gargantuesque

Je me rends compte que je fais une fixation sur ce sujet, mais nous avons tous découvert la gastronomie péruvienne qui ne possède pas dans nos contrées une grande réputation. Elle réserve parfois des surprises, comme celle de voir arriver dans notre assiette un cochon d'inde. D'animal domestique en France, il est devenu met raffiné au Pérou. Autrement, beaucoup de soupe, du poulet en quantité, des céréales (maïs) peu connues en France, mais fort nutritives. D'ailleurs, la NASA utilise le Kiwicha pour nourrir ces cosmonautes. Notre repas favori se tint dans un petit village et s'appelle Kankacho. Le cuisinier, ou son clone, assis à l'entrée, a entreposé devant lui, un grand sac de papier enveloppé d'une couverture. Pour 2,50 euros, il ou elle ouvre la caverne d'Ali baba, sort son couteau et se met à trancher les côtes de mouton, servies avec des pommes de terre cuites dans la braise. Gras à souhait et délicieux.



Un plat typique, le cochon d'inde